

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
hippodrome

douai
 scène nationale

MY BLUEBERRY NIGHTS

Wong Kar Wai

Né à Shanghai en 1958, Wong Kar Wai a émigré à Hongkong avec ses parents à l'âge de cinq ans. Il est entré dans l'industrie cinématographique comme scénariste avant de devenir réalisateur en 1989, et s'est rapidement imposé par son talent exceptionnel.

Son premier film, *As Tears Go By*, fut présenté à la semaine de la critique du festival de Cannes 1989. Sur sa lancée, *Nos Années sauvages*, un film nostalgique sur fond d'années soixante, réunissant six des meilleurs jeunes acteurs hong-kongais, a remporté cinq trophées majeurs aux Hong Kong film awards, dont le meilleur film et le meilleur réalisateur. Wong Kar Wai passa les deux années suivantes à tourner *Les Cendres du temps* dans des régions reculées de Chine, avec un autre casting flamboyant. Ce film d'arts martiaux médiéval allant contre tous les standards du genre fut présenté au festival de Venise 1994. Profitant d'une pause de deux mois pendant la post-production des *Cendres du temps*, il réalisa *Chungking Express*, son premier film à connaître une distribution internationale et qui deviendra rapidement un film culte dans de nombreux pays.

Il signa ensuite *Les Anges déchus*, qui prolongeait certains thèmes amorcés dans *Chungking Express*. Son film suivant, *Happy Together*, fut présenté en compétition au festival de Cannes 1997 où il remporta le prix de la mise en scène.

En 2000, *In The Mood For Love* fut acclamé et valut à Tony Leung Chiu-Wai le prix d'interprétation masculine. Il revint à Cannes quatre ans plus tard avec *2046*, qui poursuivait la vie de Chow Mo-Wen, le personnage d'*In The Mood For Love*, toujours interprété par Tony Leung.

Wong Kar Wai a également tourné plusieurs courts métrages, dont un épisode de *The Hire*, série commanditée pour internet par la firme automobile BMW auprès de réalisateurs tels que Ang Lee, John Woo, John Frankenheimer et Alejandro González Iñárritu. Il a collaboré au clip de Dj Shadow *Six Days* et dirigé Gong Li et Chang Chen dans un épisode du film *Eros*, dont les deux autres segments étaient réalisés par Michelangelo Antonioni et Steven Soderbergh.

En mai 2006, Wong Kar Wai fut président du jury du 59^e festival de Cannes. Un mois plus tard, il commençait le tournage de son premier film en anglais, *My Blueberry Nights*, à travers les États-Unis.

2007 (sortie France : 28 novembre 2007) - Hong-Kong/Chine/États-Unis - couleur - 1h35 - VO

film de **Wong Kar Wai**

scénario : **Wong Kar Wai** et **Lawrence Block**, d'après une histoire de **Wong Kar Wai** - image : **Darius Khondji** - montage : **William Chang Suk Ping** - premiers assistants réalisateurs : **H.H. Cooper** et **Jamie Sheridan** - décors : **William Chang Suk Ping** - costumes : **Sharon Globerson** - effets spéciaux : **Lisa Reynolds** et **Bob Shelley** - musique : **Ry Cooder** et **Shigeru Umebayashi** - son : **Claude Letessier** - directeur artistique : **Judy Rhee** - production : **Block 2 Pictures**, **Jet Tone Films** et **StudioCanal** - producteurs : **Jacky Pang Yee Wah**, **Stéphane Kooshmanian**, **Jean-Louis Piel**, **Wang Wei** et **Wong Kar Wai** - distributeur : **StudioCanal**.

avec : **Norah Jones** (Elizabeth), **Jude Law** (Jeremy), **David Strathairn** (Arnie), **Rachel Weisz** (Sue Lynne), **Natalie Portman** (Leslie), **Chan Marshall** (Katya), **Hector A. Leguillou** (le serveur du café), **Nate Bynum** (Harlan), **Chad R. Lewis** (le petit ami d'Elizabeth), **Geoff Falk** (le lieutenant Mervyn), **Trent Dee** (le sergent de police), **Christy Hamilton** (Terry), **Benjamin Kanes** (Randy), **LaVita Brooks** (la femme du café), **Bill Hollis** (le médecin), **Adriane Lenox** (la serveuse du café), **Naseera Lewis** (la serveuse), **Jackie Moore** (la copine), **Miller Pipkin** (le cuisinier)...

COURT MÉTRAGE : CITY PARADISE

2004 — Grande-Bretagne — couleur — 6 — VO

film d'animation (prise de vue réelle) de **Gaëlle Denis** (réalisation et scénario), montage : **Tony Fish** - animation : **Nicklas Andersson**, **Louis Clichy** - musique : **Joanna Newsom**, **Jocelyn Minnie** - production : **Passion Pictures**

En arrivant à Londres, Tomoko, une jeune japonaise fraîchement débarquée avec son masque et son tuba dans ses bagages, est bien loin de se douter qu'elle s'apprête à découvrir un mystérieux secret caché sous la ville...

Que fait donc cette touriste japonaise esseulée dans l'immensité urbaine de la capitale anglaise ? Elle apprend la langue et découvre la culture locale, dans un grand éclat de rire bien sûr ! Londres, réinventé ici en univers acidulé et bariolé, devient pour Tomoko un univers fantastique où l'on croise des fées et des animaux magiques, où l'ensemble citadin devient un grand jeu de piste liquide dédié à la découverte et au rire. Il y a du Jeunet mâtiné de pop dans ce gourmand *City Paradise*. Gaëlle Denis fabrique de toutes pièces une féerie moderne qui ne tombe jamais dans la mièvrerie et l'on se noie dans cette bulle acidulée sans réserve, les yeux encore cerclés de la trace du masque rose que la réalisatrice nous propose d'enfiler pendant ces 6 minutes de pur plaisir. **RADI**

Parfois la distance physique entre deux personnes peut être courte mais la distance émotionnelle se mesurer en kilomètres. My Blueberry Nights porte un regard sur ces éloignements, de différents points de vue. J'ai voulu explorer ces étendues, aussi bien au sens figuré que littéral, et les distances qu'il faut parcourir pour en venir à bout. **Wong Kar Wai**

Au panthéon des baisers mythiques de l'histoire du cinéma, il faudra ajouter celui que s'échangent **Jude Law**, patron d'un bar new-yorkais, et **Norah Jones**, cliente éplorée, sonnée par une rupture amoureuse, endormie sur le comptoir, dans ce film au climat envoûtant qui égrène avec gourmandise des plaisirs de bouche.

Le premier plaisir est de se raconter des histoires, au propre comme au figuré. *My Blueberry Nights* est une succession de récits, égrenés par des cœurs brisés qui se gargarisent et s'enivrent même de l'évocation d'idylles évanouies. Après avoir été une inconsolable jeune fille séduite et abandonnée, Elizabeth prendra la route pour oublier et se reconstruire. Au fil des étapes de son périple à travers les États-Unis, elle se retrouvera serveuse, et confidente à son tour de strophes de solitude : celles d'un policier alcoolique (**David Strathairn**) désespéré par le départ de son épouse, d'une joueuse de poker conjurant l'absence d'un père sur le tapis vert des casinos.

Le deuxième plaisir est le rapprochement timide des lèvres du beau gosse et de la brune aux yeux clos, chorégraphié, tourné sous vingt angles différents.

Le troisième plaisir a le goût de la tarte aux myrtilles avalée par Elizabeth pour noyer son chagrin **Wong Kar Wai** avait exalté le: salades du chef dans *Chungking Express*, placé **Tony Leung** aux cuisines dans *Happy Together*. C'est d'un projet de film sur la nourriture qu'était né *In The Mood For Love*. Trois volets censés décrire la façon dont la vie des femmes asiatiques avait été changée par l'invention de l'autocuisseur de riz, les nouilles instantanées et le fast-food, que le cinéaste hongkongais

avait recentrés sur la chronique d'un amour impossible entre voisins de palier. Dans *My Blueberry Nights*, Wong Kar Wai se délecte à illustrer le désir de ses personnages, l'alchimie qui les rapproche, en filmant une farandole de desserts nappés, glaces fondues, avec cerise sur le gâteau.

Quatrième plaisir enfin, celui des chansons, qui le conduit depuis toujours à choisir des rengaines comme titres de films (*As Tears Go By*, *Happy Together* et *In The Mood For Love*), à truffier ses histoires de ritournelles rétros. Mais aussi à faire jouer des acteurs qui sont également chanteurs, et qui l'amène ici à faire débiter Norah Jones à l'écran, à donner un rôle à Cat Power, à truffier la musique de Ry Cooder d'échos nostalgiques, d'Otis Redding à cet harmonica qui rappelle l'air ensorcelant d'*In The Mood For Love*.

Le reste fait partie de la magie de ce poète mélancolique des nuits fauves : blues d'un barman qui conserve dans un bocal les clés métaphoriques de ses anciens clients, et qui tient son journal intime via une petite caméra de surveillance ; faux road-movie d'une jeune femme à la recherche d'un équilibre, entre New York et Las Vegas, que Wong Kar Wai transforme en film de chambre avec exaltation de néons, volutes de fumées de cigarettes, et résonances musicales, plutôt qu'en défilé touristique de paysages et de villes.

Comparé à certains opus précédents, *My Blueberry Nights* est peut-être un film mineur, au message simple et aux motifs ressassés. Il distille pourtant une bienheureuse volupté, tant le cinéaste s'y montre au sommet de sa virtuosité, avec son art de la narration en voix off, la fluidité avec laquelle il orchestre le chuchotement de ces voix intérieures, le croisement de ces amours épars, ces décompositions du mouvement de silhouettes perdues, ces féeries de lumières artificielles, une symphonie de reflets et de ralentis splendides, à l'élégance d'un rêve...

Wong Kar Wai refait du Wong Kar Wai, c'est indéniable, pour le délice de ceux que ce style enivre. Tournant pour la première fois aux États-Unis, il a néanmoins pris en compte l'expressivité des sentiments des Américains, différence culturelle notable par rapport aux visages de sphinx de ses acteurs asiatiques. Ainsi ses comédiens (Rachel Weisz en tête) apportent-ils une émotion à laquelle il ne nous avait pas habitués.

J.-L. D. - Le Monde

Qu'il se situe aux États-Unis, comme pour ce premier film en anglais, en Chine, à Hong-kong ou à Buenos Aires, qu'il explore hier, aujourd'hui ou demain, qu'il s'adosse à la photographie de Christopher Doyle ou, ici, à celle de Darius Khondji, le cinéma si virtuose de Wong Kar Wai n'en finit pas de revenir aux mêmes figures et motifs, aux mêmes interrogations et douleurs, aux mêmes carrefours et impasses, à la même vision d'un lien amoureux jamais vécu au même rythme par ses protagonistes. En cela, *My Blueberry Nights*, présenté en ouverture du dernier festival de Cannes et raccourci depuis d'une bonne vingtaine de minutes - ce qui lui donne une densité assez bouleversante -, se situe dans l'exact prolongement des chefs-d'œuvre de WKW (*Happy Together*, *In The Mood For Love* ou *2046*), quand bien même il n'en atteint pas la splendeur. Dans ce road-movie mélancolique, une jeune femme s'évade de la ville où son amoureux l'a abandonnée pour traverser seule les États américains (et ses propres états d'âme). Les rencontres, croisements, effleurements et rendez-vous manqués sont légion: celui qui aime n'est plus aimé (ou pas encore), celle qui n'aime plus ne peut vivre sans celui qu'elle aimait, celui qui attend que l'amour revienne ne peut qu'attendre en vain... Et cela vaut pour la passion d'un amant, d'une épouse ou d'un père. Dans cette carte du Tendre aux chemins malaisés, peu importe que les acteurs soient des stars confirmées ou des débutantes célèbres telle la chanteuse Norah Jones, qui fait ici ses premiers pas devant la caméra et dont la maladresse et la fragilité sont superbement utilisées par Wong Kar Wai comme autant de grâces supplémentaires face à la maîtrise de ses partenaires. Le véritable enjeu cinématographique est ailleurs : dans la manière du cinéaste de réagencer ses lieux et objets fétiches (un café comme dans *Chungking Express*, une salle de jeux comme dans *2046*, un aliment comme dans *In The Mood For Love*, le bol de riz ayant laissé place à une tarte aux myrtilles, etc.) et de donner une valeur absolument universelle à son étude de ces sentiments toujours en fuite.

Première

(...) « En cinq ans, un cinéaste peut tourner cinq films. Moi, je mets cinq ans à n'en terminer qu'un », a dit Wong Kar Wai à la sortie de *2046*. Mais *My Blueberry Nights*, il l'a tourné en sept semaines - un éclair ! - après avoir dû repousser la fresque romanesque qui lui tenait à cœur : *The Lady from Shanghai*. On retrouve ici ses plans contemplatifs, ses ralentis stroboscopiques, ses bizarreries esthétisantes. Et ses travellings nocturnes, éclairés par les stries lumineuses des néons. Lorsque les pas d'Elizabeth la portent vers l'immeuble où vit l'homme qui ne l'aime plus, on imagine se profiler à la fenêtre le héros insensible et cruel de *2046*.

La dérive géographique et sentimentale d'Elizabeth se révèle, néanmoins, plus douce qu'à l'ordinaire. Plus sucrée. Comme si l'Amérique, où il tourne pour la première fois, était trop superficielle, aux yeux du cinéaste, pour qu'y puissent naître les passions d'*In The Mood For Love*. Séduisant au possible, *My Blueberry Nights* reste néanmoins un film mineur, parce que Wong Kar Wai n'y filme que le temps qui se perd et peut encore être sauvé. Alors que dans *2046*, son dernier chef-d'œuvre, il se lançait à la poursuite du temps perdu.

Pierre Murat - Télérama